

Evgenij POLIVANOV, *Pour une linguistique marxiste*

Éd. par Elena Simonato et trad. du russe Patrick Sériot, Limoges,  
Lambert-Lucas, coll. Bilingues en sciences humaines, 2014, 252 pagesfr

Frank Jablonka

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10935>  
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10935  
ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2016  
Pagination : 445-447  
ISBN : 978-2-8143-0313-3  
ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Frank Jablonka, « Evgenij POLIVANOV, *Pour une linguistique marxiste* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10935> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10935>

---

Tous droits réservés

où travaillent de nombreux professionnels en France et où les élus mènent à leur façon avec les moyens de leur collectivité des « campagnes permanentes ».

Cet ouvrage reste une excellente et très complète entrée en matière pour acquérir un socle de connaissances sur la communication politique. Le lecteur désireux d'aller plus loin pourra poursuivre en consultant les revues scientifiques faisant écho aux questionnements les plus récents, notamment sur de possibles renouvellement du jeu et des transformations des modalités de relations entre les « partenaires » (ou « associés-rivaux », comme on voudra) engagés dans les opérations de communication politique, d'une part, et d'autre part, les citoyens entre eux.

**Pierre Leroux**

*Crape, université catholique de l'Ouest/l'université  
Nantes Angers Le Mans, F-49000  
Pierre.Leroux@uca.fr*

**Evgenij POLIVANOV, *Pour une linguistique marxiste***

Éd. par Elena Simonato et trad. du russe Patrick Sériot, Limoges, Lambert-Lucas, coll. Bilingues en sciences humaines, 2014, 252 pages

L'ouvrage recensé est placé sous le signe de la réhabilitation internationale d'un hérétique scientifique. L'œuvre du linguiste et orientaliste Evgenij Polivanov, fusillé pendant la période des « nettoyyages » staliniens en 1938 pour cause d'hérésie anti-marxiste après la fin forcée de sa carrière de chercheur – sous prétexte d'espionnage japonais – avait certes connu une réception grandissante dans le monde russophone, surtout après la réfutation de la doctrine de Nikolaj Marr par Joseph Staline en personne et la réhabilitation officielle en 1963 du linguiste déchu. Élève de Jan Niecislaw Baudouin de Courtenay, il est aujourd'hui reconnu, avec Lev Vladimirovič Ščerba et Lev Petrovič Jakubinskij, comme l'un des trois personnages phare de l'École de Léningrad, quoiqu'il ait passé une grande partie de sa vie active en dehors de la Russie, notamment pendant son exil à Tachkent et à Frounze, qu'il a su mettre à son profit pour l'étude des langues turques. C'est le grand mérite de l'édition française assurée par Elena Simonato de faire connaître cette œuvre de grand intérêt scientifique au-delà de son contexte d'origine parmi la communauté scientifique occidentale.

Au premier abord, cet ouvrage, avec l'introduction approfondie d'Elena Simonato (pp. 11-30), se présente comme le témoignage d'un drame de l'histoire disciplinaire du xx<sup>e</sup> siècle, conséquence des

événements politiques qui ont troublé la jeune Union soviétique. Cette préface, agrémentée de nombreux documents authentiques, surtout de photos, s'attache à la stylisation du linguiste comme figure « mythique », conformément à l'image publique qui lui a été assignée en Union soviétique même : « "Professeur rouge", "météorite", "génie" – autant de qualificatifs employés pour évoquer Evgenij Polivanov » (p. 11). Cette mythisation ne va pas sans l'attribution quelque peu excessive de dons exceptionnels, tels que des facultés télépathiques et la maîtrise active de 46 langues, dont le japonais et le chinois ; il en aurait donc appris une par an jusqu'à sa mort prématurée. Converti au bolchévisme après la Révolution d'Octobre, Evgenij Polivanov occupe aussi de hautes fonctions gouvernementales sous l'autorité de Léon Trotski. C'est éventuellement sa collaboration avec le leader tombé en disgrâce, conjointement avec ses relations étroites avec le Japon, qui ont par la suite contribué à sa chute. Si Evgenij Polivanov a explicitement placé ses travaux de linguiste sous le signe du marxisme, cette orientation affichée s'interprète certainement aussi sur l'arrière-plan du contexte historique et de ses choix politiques, bien qu'il soit difficile de reconnaître en son approche méthodologique une posture clairement marxiste. Le marxisme fait ici surtout office de chiffre pour une approche pratique visant une « linguistique appliquée » avant la lettre, préfigurant ainsi également à maints égards des approches qui justifient la dénomination de sociolinguistique, ainsi qu'une perspective rigoureusement synchronique par opposition au paradigme historique, à l'époque dominant en linguistique – comme si le matérialisme historique ne faisait pas partie du crédo de tout marxiste convaincu. Evgenij Polivanov reconnaît cependant le besoin d'une « historiologie linguistique », « premier point d'application du matériau de la linguistique historique » (p. 69), nécessaire pour saisir conceptuellement les enjeux relevant de l'histoire culturelle. Le statut privilégié accordé à la synchronie ne peut visiblement être maintenu en dernière conséquence.

Il est appréciable que chacune des trois parties de l'ouvrage, présentées en version bilingue russe-française, soit accompagnée d'une présentation ainsi que de notes des traducteurs. Dans la première partie « Le planificateur linguistique » (pp. 33-87) figure le texte « Linguistique historique et politique linguistique » ; la deuxième (pp. 95-175) est composée des travaux « La phonétique du parler de l'intelligentsia » et « Caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard » ; la troisième et dernière partie « Penser l'avenir de la langue » (pp. 179-208) est

consacrée à l'article « À propos du jargon des élèves et des "slavonismes" de la révolution ». Quatre annexes, « Auteurs et personnages mentionnés par Evgenij Polivanov » (pp. 209-210), « Liste des œuvres connues d'Evgenij Polivanov » par ordre chronologique (pp. 211-228), « Références bibliographiques » (pp. 229-236), et « Trois lettres d'Evgenij Polivanov à Nikolaj Marr » avec les reproductions des originaux (pp. 237-249) complètent l'ouvrage. On constatera en effet que le volume est très richement documenté, ce qui accentue la perspective principalement historique adoptée par l'équipe éditoriale. Les attentes des lecteurs intéressés par une visée diachronique en épistémologie des sciences du langage se verront sans doute particulièrement satisfaites.

Parlant de « linguistique appliquée », ce sont la planification et l'aménagement (dit « édification ») linguistiques qui représentent le principal champ d'application. D'où le rejet de la linguistique historique, qualifiée de « bourgeoise » en raison du privilège accordé aux langues anciennes, voire à une protolangue hypothétiquement reconstruite qui ne présente, d'après lui, « aucun intérêt pratique ni même historico-culturel » (p. 47). Evgenij Polivanov se désintéresse de ces « vielleries linguistiques » (*ibid.*), mais c'est surtout la tradition de la linguistique indo-européaniste qui est fustigée, ce qui est compréhensible puisque les langues minoritaires qui se situent principalement dans le champ d'application sont étrangères à la famille des langues indogermaniques. De plus, la documentation historique pour les langues minoritaires de l'Union soviétique, comme surtout pour les dialectes ouzbeks, était peu fournie, tandis que les exigences d'aménagement et de planification dans le champ des langues slaves étaient reléguées au second plan sous le poids de l'abondance de la tradition de recherche diachronique. Ce qui s'affiche ici sous le label du marxisme peut se traduire aisément par « pratique », « synchronique » et « social », voire même « engagé » et rentrerait aujourd'hui dans le cadre d'une sociolinguistique qui n'aurait pas à se soucier d'éventuelles épithètes qui se veulent, dans un sens ou un autre, "politiquement correctes". Le travail sur « La phonétique de l'intelligentsia » (« Blancs » contre « Rouges ») mérite indubitablement le qualificatif de sociophonétique, et ses observations sur la stratification sociale de certaines réalisations phonétiques, qui prennent en compte également le rôle des représentations métalinguistiques, peuvent, même si dépourvues de toute méthodologie quantitative, être considérées comme « proto-laboviennes » : « Le fait est que, du point de vue de leur appréciation collective, tous ces traits ont perdu

leur signification de *critère* d'après lequel un membre de l'intelligentsia (locuteur de la langue standard) reconnaissait en son interlocuteur un "semblable" : actuellement, on peut parler correctement (parler la langue standard) même *sans observer* ces dialectismes des groupes sociaux » (p. 151). Il paraît implicitement à quel point les questions d'ordre normatif étaient cruciales dans la conceptualisation des observations polivanoviennes. Si Evgenij Polivanov prend également en compte les dynamiques micro-diachroniques déclenchées par les bouleversements sociaux depuis la Révolution, les limites qui s'imposent au primat accordé à la synchronie resurgissent. Il élargit en ceci son champ d'observation non seulement au lexique, mais il s'impose aussi comme pionnier de la phraséologie. Sa définition de la phraséologie comme le domaine des « significations individuelles des *combinaisons concrètes des mots*, de la même façon que le lexique a affaire aux significations individuelles (lexicales) des mots concrets » (p. 137), est *in nuce* toujours valable. Quant au dogme marxiste de la suprématie en dernière instance des conditions économiques et matérielles sur les faits et évolutions socioculturels et idéologiques, ainsi que de la langue, selon la conception marxiste, Evgenij Polivanov prend pour cible avec une bonne dose d'ironie une interprétation trop mécaniste. Tout en reconnaissant que « ce sont les facteurs économiques qui déterminent le *but ultime* de l'évolution langagière », il affirme : « Dans l'ensemble des conditions purement linguistiques propres à la composition actuelle du russe, on peut s'attendre à la transformation, par exemple, du son *d'* [...] ; et exiger que, sous l'influence d'un quelconque facteur socio-économique, au lieu de passer à *j*, le *d'* passe à *k* ou à *b*, ce serait exactement comme supposer que, suite à un changement socio-économique de type révolutionnaire, les pistons d'une locomotive se mettent tout d'un coup à se déplacer non pas parallèlement mais perpendiculairement aux rails » (p. 145). L'effet causal de la mutation au niveau de la « base » matérielle de la société ne se répercute donc jamais de manière immédiate sur les dynamiques sociolangagières, ce qui affecte sensiblement la prédictibilité à laquelle le spécialiste d'aménagement et de planification pourrait s'intéresser.

Faisant figure de sociolinguiste engagé en même temps que de communiste prêt à assumer ses responsabilités dans le processus révolutionnaire, Evgenij Polivanov s'intéresse également de près aux enjeux idéologiques des faits et dynamiques sociolangagières dans la construction de la société communiste au sein de la jeune Union soviétique. Un aspect de premier plan représente les discours sociaux ambiants parmi les

groupes de militants du parti ; un autre concerne les problèmes éducatifs. Evgenij Polivanov se présente aussi dans ses recherches sur le jargon des lycéens comme un pionnier d'une sociolinguistique éducative. À ses yeux, l'école apparaît comme un microcosme qui donne à observer les dynamiques sociolinguistiques liées aux bouleversements révolutionnaires et postrévolutionnaires de la société. L'impact écrasant du langage du *lumpenproletariat*, doté de contre-prestige, adopté par les lycéens dans une attitude de révolte, voire d'insurrection contre le monde des adultes et contre tout ce qui le représente au niveau symbolique, saute aux yeux (et aux oreilles). Des situations sociolinguistiques considérées comme comparables, comme celle du *cockney* londonien, sont convoquées pour mettre en lumière que ces évolutions linguistiques ne peuvent être imputées à la seule Révolution d'Octobre et à ses conséquences. Entrent en ligne de compte d'une part des critères spatiaux – le sociolecte du public des établissements scolaires est alimenté par des parlars géolinguistiquement proches ; d'autre part, il s'agit d'une phase « chaotique » de transition qui marque une réorganisation du répertoire des registres sociolinguistiques en présence suite aux perturbations engendrées par la Révolution de l'architecture des variétés, phase qui aboutirait à un nouvel équilibre sociolinguistique dans une société soviétique stabilisée. En effet, « le rythme auquel évoluent les innovations langagières dans ce standard doit grandement se renforcer, ce qui se rapporte, bien sûr, littéralement à tous les éléments de la langue [...]. Grâce à cette pénétration [...], la révolution inaugure pour la langue russe une époque de changements gigantesques, époque accélérée exceptionnellement rapide. Il va de soi qu'il faut attendre au moins deux ou trois générations pour que ce processus se réalise en tant que système [...] fondamentalement nouveau » (p. 151).

L'autre point fustigé par la critique du sociolinguiste engagé concerne ce qu'Evgenij Polivanov appelle les « slavonismes de la révolution ». On voit d'emblée le très fort potentiel polémique que renferme cette dénomination, puisqu'il met le langage de l'Église orthodoxe sur le même plan que les discours des groupes révolutionnaires. Il s'agit dans les deux cas de phénomènes de réification, et on comprendra que les camarades n'ont pas forcément apprécié cette critique à l'unanimité. Evgenij Polivanov rejoint ici son intérêt pour la phraséologie signalé ci-dessus, mais cette fois-ci dans une visée expressément critique et, dirait-on aujourd'hui, « citoyenne » : « la routine phraséologique du genre "les requins prédateurs de l'impérialisme" [*xiščnye akuly imperalizma*], ou

"l'hydre de la contre-révolution" [*gidra kontr-revolucij*], voilà, d'après moi, ce qui fait les slavonismes de la révolution, lesquels méritent bien leur nom, car par leur caractère inexpressif et figé, ces "requins" et ces "hydres" sont tout à fait comparables aux expressions slavonnes propres à l'usage langagier de l'Église » (p. 199). C'est précisément le figement qui contribue, sur le plan idéologique, à l'aliénation dans les discours sociaux. Leur caractérisation comme « expressions mortes » (*ibid.*) ne se résume pas simplement à l'idée de « métaphore morte » chère à Paul Ricœur ; au contraire, elles contribuent à l'aliénation dans le discours dans la mesure où elles ont « perdu la capacité de fonctionner dans la conversation courante » (*ibid.* – tandis que la « métaphore morte » de Paul Ricœur fonctionne parfaitement en discours). Dans sa visée critique, Evgenij Polivanov dépasse à certains égards le potentiel de maintes approches contemporaines, et on pourrait certainement l'appliquer aujourd'hui à l'analyse de discours politiques radicaux.

Pour conclure, on ne peut que partager la position de l'éditrice Elena Simonato, qui évalue l'importance de la linguistique polivanovienne et son intérêt pour la communauté scientifique de l'époque actuelle en ces termes : « Si l'on trouve difficilement du marxisme (on comprend que l'étiquette "marxiste" était alors utilisée comme une protection contre la critique), ses thèses sont révolutionnaires par leur apport scientifique en matière de conception sociale du langage et de la phonologie ». C'est précisément de ce point de vue que le spécialiste en épistémologie diachronique de la linguistique mettra lui aussi la lecture de l'ouvrage recensé à son profit.

Frank Jablonka

Curapp, université de Picardie Jules Verne, F-80000,  
université de Vienne, Institut de Romanistique, A1-1010  
frankjablonka@univie.ac.at

Arnaud RICHARD, Fred HAILON, Nahida GUELLIL, dirs,  
*Le Discours politique identitaire dans les médias*  
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines,  
2016, 228 pages

À la lecture de cet ouvrage traitant de la question des identités, il est frappant de remarquer que les identités n'émergent que dans des situations de conflits plus ou moins ouverts ou latents. Sous la direction d'Arnaud Richard, Fred Hailon et Nahida Guellil, *Le discours politique identitaire dans les médias* réunit des contributions qui mettent en évidence ce constat : l'identité ne s'affirme que là où elle est ignorée, reniée, piétinée ou stigmatisée. Les contributions montrent